

Vinciane Despret et Jocelyne Porcher¹

Anim. d'élev. ch. porte parole et plus si aff. Les animaux d'élevage sont en voie de disparition

L'élevage industriel en batterie rompt les formes traditionnelles d'engagement et de coopération qui lient les éleveurs à leurs animaux d'élevage. Les auteurs défendent non pas la « libération de l'animal », mais le respect de la profonde civilité de la domesticité animale, nécessaire à la conscience politique et morale de nos attachements aux non-humains.

« Le jour après, la tête haute pour que ses cornes ne se prennent pas aux branches des arbres sauvages, Vache Sauvage vint à la caverne [...]. Vache sauvage promit son lait à la femme tous les jours en échange de l'herbe merveilleuse [...]. Et quand l'homme, le cheval et le chien revinrent de la chasse [...] la Femme dit « Son nom n'est plus Vache Sauvage, mais nourricière du logis. Elle donnera le bon lait tiède et blanc, désormais et toujours, et je prendrai soin d'elle pendant que toi, Premier Ami et toi, Premier Fidèle vous serez à la chasse² ».

■ Nous remercions pour leurs commentaires critiques et leurs suggestions nombreuses Didier Demorcy, Didier Gille, Olivier Ralet, Isabelle Stengers et Abdel Zemouri.

■ Rudyard Kipling, *Histoires comme ça*. Folio Junior, p. 118 et suiv., 1961.

Les animaux d'élevage sont en voie de disparition.

Ne croyez pas avoir mal lu. Ne pensez pas que notre langue a fourché et que nous voulions dire les « animaux sauvages ». Certes, nombre de ces derniers, gorilles, bonobos, crocodiles ou éléphants sont bel et bien menacés d'extinction. Nous le savons d'autant mieux que certains d'entre eux ont, ces dernières années, trouvé des porte-parole, le plus souvent en la personne des scientifiques qui les étudiaient. En se définissant comme leurs porte-parole, ces chercheurs ont d'ailleurs considérablement modifié la définition ou la portée de leur mandat. Ils ont pleinement assumé la double signification du rôle de « porte-parole ». D'une part, certes, le fait de « parler pour » désigne toujours ce qui fonde le travail des scientifiques comme scientifiques : il s'agit de « parler pour » les non-parlants, de traduire leurs habitudes, de rendre visibles leurs préférences, leur éthos, voire les conditions de leur survie. Mais, d'autre part, ce « parler pour » se constitue aujourd'hui sous le signe de l'engagement : « parler pour », c'est aussi parler en « faveur de ». Que l'on pense aux chimpanzés de Goodall, aux babouins de Strum, aux loups des écologistes, aux corbeaux d'Heinrich, chacun de ces animaux en danger a trouvé, en la personne de son scientifique, un porte-parole qui s'est chargé d'intéresser et d'alerter le collectif, de protéger ceux de son espèce et de veiller à ce qu'ils puissent continuer à partager le monde avec nous. Chacun de ces scientifiques s'est engagé à engager les autres, à faire que ce qui compte pour ces animaux et qui compte désormais pour eux-mêmes puisse compter pour le collectif. La menace de leur disparition a réussi à nous mobiliser.

Les animaux d'élevage n'ont pas cette chance. Certes, ils sont des millions dans nos porcheries, nos étables, nos poulaillers. Enfin, on peut le supposer : leur invisibilité ne cesse généralement que dans les étals de boucherie. Mais s'agit-il encore d'animaux *d'élevage* ? Rien, dans ce qui leur arrive, ne peut rappeler ce que peut vouloir dire élever ou être élevé. Nul besoin même de penser à ce que ce mot signifie à l'origine. Ces animaux sont un simple produit : ce qu'il s'agit de produire. Bien sûr, il nous reste des vaches dans les prés, des troupeaux de moutons dans les pâturages, des poules et des cochons vaquant à leurs occupations de poules ou de cochons. Et des humains pouvant se définir comme des éleveurs. Mais les uns comme les autres sont menacés de disparition. Ces animaux manquent-ils de porte-parole ? N'oublions pas la dualité du mandat de porte-parole. Il ne s'agit pas seulement de traduire des habitudes, des volontés ou des préférences, il s'agit aussi de rendre ces préférences, ces habitudes, ces manières d'être intéressantes et importantes pour le collectif.

Qui pourrait-on reconnaître comme le bon porte-parole?

Traduire les habitudes, les préférences ou les volontés des animaux fait partie des compétences de certains éleveurs. Leur travail peut d'ailleurs être décrit comme un jeu subtil de négociations des volontés avec les animaux dont ils ont la charge. Ce phénomène est particulièrement visible si on observe la manière dont les éleveurs conduisent et se laissent conduire par les brebis lors des pâturages, c'est-à-dire la manière dont le trajet se décide. On remarque que si le berger a bien une idée précise de celui qu'il veut emprunter, la décision semble en fait beaucoup plus flexible. Le berger, en effet, peut aussi faire confiance à ses brebis les plus anciennes, qui choisissent des lieux qu'elles reconnaissent. On peut penser qu'elles savent y trouver telle plante particulière ou telle herbe aux vertus médicinales dont leur organisme peut avoir besoin, ce que le berger ne perçoit pas nécessairement³.

De même, chez les vaches qui vont au pâturage, l'éleveur pourra se fier à la manière dont ces dernières s'organisent pour faire émerger une dominante – souvent une vache plus imposante ou plus vindicative –, dont la dominance s'inscrit dans un système de régulation des relations à l'intérieur du troupeau. Cette organisation ne s'arrête pas là : il apparaîtra d'autre part, celle que l'on nomme la meneuse. Si on devait dessiner les caractéristiques de celle qui se produira comme meneuse, généralement différente de la dominante, on pourra remarquer que ce sont souvent des vaches plus téméraires, intelligentes et dégourdis qui se révèlent particulièrement douées pour entretenir des relations de confiance avec l'humain. La meneuse, alors reconnue comme telle par les autres vaches et par l'éleveur, se propose en prenant systématiquement la première place dans le troupeau. Si l'éleveur veut changer de pâturage, c'est avec elle qu'il négocie : le troupeau suivra. Mais c'est aussi elle qui dictera le bon rythme de la marche et c'est à ce rythme que l'éleveur laissera conduire le troupeau. L'éleveur a appris à faire vouloir certaines choses à la meneuse, qui fera vouloir à ses congénères ; le faire-vouloir s'inverse quand il s'agit du rythme.

■ Jeu subtil de négociations puisque ce sera au berger de veiller à ce que les brebis ne mangent pas trop.

■ Le phénomène est d'ailleurs semblable dans les élevages de chèvres.

Cependant, ces situations si intéressantes tendent à disparaître. Chez les moutons⁴, l'agrandissement constant de la taille des troupeaux, la réduction importante, voire la suppression complète du pâturage et la rotation de plus en plus rapide des animaux au sein du troupeau, risquent de compromettre sérieusement la

possibilité de cette transmission de savoir par les brebis assez âgées pour l'avoir acquis : dans bon nombre de troupeaux, les brebis sont envoyées à l'abattoir de plus en plus précocement.

La vache Prim'Holstein, « le top de la domestication » pour les uns, « un grand pas pour l'homme mais pas pour l'animal », pour les autres, est un autre exemple de cette perte des savoirs animaux. Cette race de vache, qui est la première race laitière au monde et en France où elle a été imposée par absorption de la Frisonne française, est remarquable par son adaptabilité aux systèmes intensifiés. Elle est aujourd'hui au centre du système « Holstein-mais-soja » et symbolise la réussite technique et bio-technique des systèmes laitiers intensifs, notamment bretons. Réussite technique, certes, mais pas réussite pour un éleveur : d'une part, la rotation rapide des animaux dans le troupeau empêche toute forme d'organisation – une vache est réformée en moyenne avant l'âge de six ans alors que les méthodes traditionnelles lui laissent une bonne dizaine d'années. Par ailleurs, la vache Holstein, « la formule 1 » selon les techniciens, apparaît comme la « vache universelle » : n'importe qui peut en attendre des résultats acceptables. Dans ces systèmes standardisés, la vache a perdu la capacité d'imposer des contraintes à l'éleveur : être producteur suffit. Elle n'est plus vecteur ni d'organisation sociale avec ses congénères et avec son éleveur, ni de transmission de savoir et de formation d'expertise pour ce dernier.

L'évolution des systèmes d'élevage fait que si les éleveurs peuvent connaître et bien traduire les préférences, bonnes habitudes ou volontés de leurs animaux, ils ne peuvent en revanche assumer la deuxième partie du mandat du porte-parole : imposer ces préférences au collectif. Qui pourrait les y aider ? La désignation d'un autre porte-parole « associé » ne devrait-elle pas constituer la solution ?

Les scientifiques et leurs dispositifs pour rendre visibles et sensibles les préférences de l'animal, dans la mesure où ils l'ont relativement bien réussi avec les animaux sauvages, ne seraient-ils pas des acteurs tout désignés ? Ils se situent en effet à l'articulation entre les deux collectifs : celui des animaux, dont ils peuvent assurer la traduction et celui du politique, qui prendra leur avis en compte. Peuvent-ils correctement assumer la dualité du mandat ? Dans le domaine de l'élevage, l'histoire n'est hélas pas toujours convaincante. S'il est vrai que la pression des protecteurs et défenseurs des animaux a suscité un véritable essor de travaux sur le « bien-être animal », on ne peut manquer de constater qu'une partie des résultats issus de ces recherches nouvelles a finalement abouti à « adapter » l'animal au système d'élevage, plutôt que d'adapter

le système à l'animal, ceci afin de ne pas toucher aux conditions de production. Le travail sur les habitudes se réduit alors à un travail sur les « habitudes » de certains, en faisant l'économie d'un véritable travail de transformation des habitudes des autres. Ce qui aboutit très concrètement à produire des lignées d'animaux « bêtes ». La vache Holstein ou le cochon « standard » des systèmes industriels en sont de bons exemples. Un cas exemplaire peut se trouver dans les expériences très sérieuses et très scientifiques menées autour des préférences des poules et qui ont montré, à la grande satisfaction des partisans de l'élevage en batterie, que les poules ne manifestent pas de besoin d'espace, i.e. de préférence pour une plus grande cage. De là à affirmer que les poules préfèrent vivre en cage, il n'y eut qu'un pas, allégrement franchi. Mais si l'on considère les conditions de cette expérience, on ne peut manquer de comprendre comment le chercheur arrive à ce résultat. Certes, la poule manifeste sa préférence pour la petite cage, après quelque temps d'expérience. Elle finit par *choisir* une cage aux dimensions réduites parce que la taille de cette dernière est en fait totalement tributaire de l'activation, par la poule, d'un bouton qui actionne le mouvement des cloisons. Pour garder de l'espace, la poule est obligée de s'exténuer sur ce bouton, c'est-à-dire selon les propres termes des expérimentateurs, de constamment *travailler* à obtenir la récompense que représente une

■ On peut comprendre également que les défenseurs ne peuvent pas vraiment mobiliser ni se mobiliser pour l'animal d'élevage, alors qu'ils ont été d'une telle efficacité pour bon nombre d'animaux. En effet, ces défenseurs sont en butte à une impossibilité puisqu'ils définissent la finalité de leur action dans le fait de sortir l'animal de sa condition d'animal d'élevage. La radicalisation de leurs propositions (libérez les animaux) empêche de trouver un mode qui permette de concilier élevage et bien-être, mode qui exige de prendre en considération l'identité de ces étranges « animaux avec humains ».

plus grande cage. Si elle n'accepte pas de travailler dur pour élargir son espace, c'est qu'elle n'a pas besoin d'espace.

« Il y a, pourrait-on dire dans ce cadre, trop d'intérêts en jeu ». C'est tout le contraire qu'il faut penser : il n'y a justement pas assez d'intérêts, puisque ne sont pris en compte que ceux de quelques-uns et, surtout, puisque rien n'est produit de vraiment intéressant.

Toutes ces recherches surtout, ne reconnaissent pas la spécificité de l'animal d'élevage. Que ce soit parce qu'elles sont issues d'une tradition béhavioriste, ou que ce soit parce que l'identité même de l'animal d'élevage n'a fait l'objet d'aucune réflexion, elles se caractérisent toutes par la même absence : la relation avec l'humain n'est jamais prise en compte dans ces expériences⁵. Le fait que l'animal d'élevage est un animal « avec l'humain », que l'élevage est un agencement très singulier mêlant travail

humain et travail animal est d'entrée de jeu exclu du dispositif et de ses questions. Tenter de traduire le « bien être » animal sans prendre en compte le fait que ce bien-être est à la fois le vecteur et le produit d'une relation, c'est comme tenter de comprendre l'amour en se contentant de mesurer les battements cardiaques des amoureux.

Car ce que les scientifiques, le plus souvent, n'ont pu prendre en considération, c'est la manière dont les éleveurs définissent leur travail : ce que veut dire « élever » des animaux par contraste avec le fait de les « produire ».

Une grande majorité des éleveurs enquêtés⁶ parlent de leurs relations aux animaux comme d'une relation *qui les engage*, ou par laquelle ils sont engagés.

La notion d'engagement nous autorise d'emblée à suivre la manière dont les éleveurs se présentent. Le fait que cet engagement ne puisse être reconnu collectivement et donc, le plus souvent ne puisse être revendiqué par les éleveurs, nous semble à l'origine de l'incapacité de ces derniers d'assumer le mandat de porte-parole d'animaux en voie d'extinction. Ce mandat ne peut être rempli ni dans sa fonction première (la traduction des volontés), ni dans sa fonction seconde (rendre ces volontés « importantes ») : traduire ce que peuvent être les bonnes habitudes de façon à ce qu'elles soient prises en compte dans l'organisation collective de l'élevage. Cette impossibilité est une violence à la fois sur les hommes et sur les animaux.

Être engagé suppose des obligations, c'est-à-dire des choses ou des liens auxquels on doit faire honneur, qu'on peut satisfaire, vis-à-vis desquels on peut manquer ou auxquels on ne peut se soustraire : ce sont les termes qu'utilisent nombre d'éleveurs pour qualifier leurs relations à leurs animaux. Les témoignages sont légion, n'en citons qu'un exemple : « Au moment des naissances une bête qui n'est pas bien, qui à l'air de souffrir et bien je ne reviendrai pas à la maison en me disant je m'en fiche, non je resterai, je la surveillerai, je chercherai à savoir pourquoi et

■ Enquêtes réalisées dans le cadre d'un doctorat de zootecnie (J. Porcher, INA-PG, 2001) auprès de 197 éleveurs de trois régions de France (Grand-Ouest, Franche-Comté, Limousin) à partir de deux questionnaires portant sur l'implication affective des éleveurs envers leurs animaux et sur le rapport à leur métier. Les 26 propositions constituant chacun de ces questionnaires sont issues d'entretiens non directifs (40) conduits préalablement auprès d'autres éleveurs. Un « questionnaire animal » a été également effectué auprès des animaux (vaches ou truies) de certains des éleveurs enquêtés. Ce « questionnaire », conçu comme complémentaire à ceux proposés aux éleveurs, a été réalisé à partir d'une séquence vidéo standardisée. Il visait à appréhender le point de vue de l'animal sur son monde et sur sa relation avec l'éleveur. Les citations d'éleveurs mentionnées dans le texte sont extraites du corpus des entretiens non directifs. (Voir J. Porcher, *Éleveurs et animaux : ré-inventer le lien*, Editions PUF, 2002).

j'attendrai au besoin une heure ou deux pour l'accompagner quoi. Pour être là, pour tenir mes engagements d'éleveur, pas laisser tomber les animaux (...) Je pense qu'on est responsable d'un troupeau et puis il faut être sérieux et consciencieux quoi. Je prends des exemples, si on décide d'aller se promener un dimanche et qu'on voit qu'une chèvre ne va pas bien et que des chevreaux vont naître et bien je n'irai pas me promener, je resterai là. Mais ça, ça se fait tout naturellement. Et c'est vrai que maintenant carrément au mois de janvier, j'annonce à tous mes amis, à ma famille qu'à ce moment-là il ne faut pas me déranger. Je reste disponible pour la chèvrerie c'est tout. C'est ma priorité. Mais bon je pense que tous les éleveurs sont comme ça».

Le terme d'engagement offre cette polysémie intéressante en ce sens qu'il renvoie, dans les témoignages des éleveurs, aux multiples manières de faire relation avec leurs animaux. L'engagement rappelle d'abord les obligations et la réciprocité des relations⁷, voire la capacité de l'animal d'être partie prenante active de cette réciprocité⁸. « La façon de travailler avec les animaux, résume un éleveur, c'est (que) l'animal a un avantage sur l'homme, et c'est ceci: chaque pas que vous faites envers l'animal, il vous le redonne, l'homme n'est pas toujours à ce niveau, mais l'animal, c'est sûr, tout ce que vous faites pour lui il vous le redonne ».

L'engagement renvoie également aux figures de l'attachement, essentiel pour de très nombreux éleveurs: « Être éleveur je pense que c'est être responsable d'un troupeau d'animaux (...) il faut apprendre à les aimer quoi, à être attaché à ses animaux sinon je pense que c'est pas la peine ». Ou encore pour celui qui affirme qu'il est attaché à chacune de ses

7 Qu'on se souvienne de la superbe citation de Montaigne selon laquelle nous devons justice aux hommes, et la grâce et la bonté aux autres créatures qui peuvent en être capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle « De la cruauté » chap. XI, in Essais, Livre II, Paris, Éditions Nationales, 1998, p. 167.

8 Montaigne encore, se demandant qui de sa chatte ou de lui-même domestiquait l'autre, ne disait pas autre chose.

trente-cinq vaches, et qui décrit comment cet attachement commence avec les veaux: « Au départ il y a des veaux, on est plus sympa avec certains qu'avec d'autres (...). Je ne sais pas pourquoi. Parce qu'il y en a qui sont plus rigolos que d'autres... Je considère qu'un éleveur, c'est un peu ça. Quelqu'un qui fait même attention à ses petits veaux quoi. De voir comment ils vivent, comment ils sont en bande, est-ce qu'ils sont joyeux, est-ce qu'ils sont timides, est-ce qu'ils ont du caractère, est-ce qu'ils sont chefs, est-ce qu'ils sont voleurs... ? »

L'engagement qualifie enfin le mandat de celui qui « parle pour », qui est lié par cette parole et qui tente de recréer la possibilité d'un monde habitable: « Il faut à tout prix que

les animaux retrouvent le lien avec la nature, c'est-à-dire (...) qu'on ne laisse pas des animaux dans des lieux obscurs, où ils sont entassés, où ils n'ont rien à faire quoi. C'est pas leur vie, je crois que pour les animaux, il est urgent qu'on leur redonne, enfin, qu'ils puissent participer à l'évolution de la terre ». Voilà, à notre sens, un bel exemple de l'engagement cosmopolitique: rendre aux animaux la capacité de participer à l'évolution de la terre.

La figure de l'engagement, avons-nous évoqué, permet en outre de traduire, à la suite des éleveurs, ce qu'ils perçoivent comme l'origine et comme la conséquence de la violence, tant à l'égard des humains que de ceux dont ils s'occupent. Les conditions d'élevage contemporain, les systèmes de « productions animales » sont fondés sur l'impossibilité, la non-reconnaissance ou le déni de l'engagement: « Maintenant c'est l'administration qui commande, dira laconiquement l'un d'entre eux, ça doit être comme ça, et non comme ça, on n'est pas pris pour des éleveurs non plus, il faut produire et puis c'est tout. Alors que nous, on travaille avec du vivant; je crois que les gens ont du mal à comprendre ».

« On n'est pas pris pour des éleveurs »: la violence des systèmes d'exploitation est une violence contre les hommes, dès lors que ceux-ci définissent leur travail et la capacité de s'y accomplir à la mesure de la possibilité d'avoir des obligations et de tenter de leur faire honneur, d'être, selon les termes de certains, « à la hauteur de leurs animaux ». « Je crois que les gens ont du mal à comprendre »: face à un collectif qui ignore l'existence même de cet engagement, l'éleveur ne peut revendiquer sa prise en compte. Ni que soit pris en compte, comme quelque chose d'important, le fait que la domestication puisse être, pour l'animal comme pour lui-même, un accomplissement. L'éleveur, face à des animaux rendus incapables de le mobiliser, se sent progressivement désengagé. L'éleveur se désengage, l'animal, tel qu'il est « domestiqué », favorise le processus et n'a plus aucun moyen ni aucune compétence pour rappeler à son éleveur ses obligations. L'animal est devenu « bête ». Il a perdu toute sensibilité et toute chance de rendre son éleveur sensible⁹.

9 Cet « abêtissement » des animaux d'élevage s'avère somme toute assez semblable à celui que l'élève de Darwin, Romanes, décrivait comme « l'influence négative de la domestication ». « D'après M.J. Shaw, écrit-il, là où le chien n'est apprécié que comme aliment, comme dans la Polynésie et la Chine, on le décrit comme un animal très stupide ». Cette description, explique Romanes, est tout à fait réaliste. En effet, en Chine et en Polynésie, le chien est stupide. Il l'est parce qu'on le mange; et l'on peut le manger parce qu'il est stupide. ■■■

■■■ Ces chiens sont devenus stupides, explique Romanes, parce qu'ils sont éduqués de telle sorte qu'ils ont perdu les instincts les plus puissants, parce qu'ils sont sous « l'influence négative de la domestication » (1884) *L'Évolution mentale chez les animaux*. Trad. H. de Varigny. Paris : Reinwald, p. 233 ; voir pour des transformations plus intéressantes offertes par leurs chercheurs aux animaux, au cours de ces dernières années, V. Despret (2002) *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris : les Empêcheurs de penser en rond.

■ On pourra sur ce point consulter la superbe expérimentation de la primatologue Thelma Rowell, créant un dispositif permettant aux moutons de s'organiser socialement et de développer des compétences sophistiquées et inattendues pour un mouton. Dans les termes de Bruno Latour, Thelma Rowell a créé un dispositif qui « donne une chance » au mouton. Voir (2001) « A Few Peculiar Primates », in Strum S., et Fedigan L., *Primate Encounters: Models of Science, Gender and Society*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 57-71 et dans le même volume, Latour, B., « A Well Articulated Primatology: Reflections of a Fellow Traveler », 2001, pp. 358-382.

XVIII^e siècle, le système d'élevage des porcs intégrait un rapport actif à l'environnement. L'alimentation de l'animal se composait d'herbes, de brindilles, de baies, de tubercules, de graines, de glands, de châtaignes,

Si nous reprenons l'exemple des brebis qui se déplacent lors du pâturage, et que nous les comparons aux moutons élevés en bergerie, on remarquera que le « faire confiance » qui lie le berger à ses brebis et les possibilités de négociation qui en découlent, affectent de manière sensible non seulement la perception que l'on peut avoir du mouton¹⁰ – les éleveurs en pâturage parlent très différemment de leurs moutons que ceux qui travaillent en bergerie – mais les compétences mêmes de celui-ci : un mouton de pâturage est intelligent : « On dit qu'un mouton c'est bête, oui, quand ça veut, disons qu'ils ont quand même... , c'est pas si bête que ça, mais pas un mouton "d'écurie" », dira par exemple un transporteur d'animaux, témoignant de ce que la forme de la domestication peut faire une différence bien concrète.

De même, fera une différence bien concrète le fait d'être à son tour affecté par ses animaux, voire transformé par eux : « Ce qui est intéressant, c'est vivre avec les bêtes. On a plaisir à se retrouver entre éleveurs : peut être parce que le mouton est doux, les gens sont plus paisibles. »

Le contraste entre une domestication qui rend sensible – l'animal et son éleveur –, qui oblige et qui construit et une domestication qui désensibilise et déconstruit se retrouve dans une bonne part de notre histoire de l'élevage. L'exemple du cochon est à cet égard particulièrement démonstratif. Domestiqué depuis près de huit mille ans, cet animal a en France depuis fort longtemps une place prépondérante et particulière. Jusqu'au XII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que la réduction du « droit de païsson » restreigne sa liberté et celle du porcher, puis de manière plus limitée jusqu'au

de petits animaux qu'il prélevait lors du pâturage ou de la glandée. Hommes et animaux étaient dans ce rapport à la nature des êtres en mouvement et la forêt était, selon les régions, le lieu privilégié de leur exploration. Sans faire l'apologie d'un âge d'or de l'homme et du cochon qui n'a sans doute jamais existé, on peut néanmoins remarquer que ce lien domesticatoire à l'animal ne privait aucunement l'animal d'un rapport à son propre monde mais que celui-ci était enrichi de la présence du porcher, de la communication instaurée avec lui et de la protection, contre la maladie notamment, qu'il leur assurait. Pour l'homme comme pour l'animal, le lien était un enrichissement, l'apport de quelque chose en plus qui n'existait pas avant le lien.

Avec le retrait du porc de l'espace exploré en tant que ressource autonome, l'élevage en troupeaux a cédé peu à peu la place à un élevage plus restreint d'animaux individualisés et sédentarisés. L'idée même de systèmes d'élevage intégrant le pâturage et le rapport à la nature pour les porcs paraît aujourd'hui pour nombre de professionnels une douteuse et ridicule hérésie. Bien loin de la forêt, que l'absence d'explorateurs comme le cochon livre régulièrement au feu, le porc est en effet aujourd'hui condamné à grossir le plus vite possible dans des conditions intrinsèquement génératrices de souffrance. Truies en cage toute leur vie durant, porcs sur caillebotis enfermés dans le noir et dans une ambiance poussiéreuse durant quatre mois et éleveurs surchargés de travail, sourds à la souffrance de leurs animaux comme à leur propre souffrance, n'ont aujourd'hui dans les systèmes industriels plus les moyens de se parler¹¹.

Certes, certains éleveurs tentent de lutter contre ces systèmes d'élevage, et leur témoignage montre que le travail peut se placer sous le signe de la curiosité, de l'exploration des bonnes propositions à faire au cochon, en suivant simplement ses habitudes : « Une truie, au moment de la mise bas, elle a besoin de bouger. Elle a besoin de se déplacer, comme une femme au moment d'accoucher, elle a besoin de faire les carreaux. », ou ses préférences, notamment en matière d'habitat ou de relations privilégiées : « La truie quand elle est bien, elle est tournée en travers de la pente, comme une vache. Vous avez vu des vaches tournées dans le sens de la pente quand elles se couchent ? La tête en bas. La tête en haut, non jamais. Les moutons c'est pareil. Donc il ne faut pas forcer

■ « Produirions-nous les vingt-six millions de porcs abattus en France chaque année en les regardant gambader dans l'herbe ? » diront quelques-uns. Certes non, mais avons-nous besoin d'abattre vingt-six millions de porcs chaque année ?

12 On pourra compléter le contraste en se référant à une expérience menée par les cognitivistes en laboratoire montrant que lorsque sont adressées des questions intelligentes au cochon, il peut manifester des compétences étonnantes, comme celle de mémoriser des cachettes ou encore de se servir des connaissances d'un congénère qui connaît ces dernières pour trouver de la nourriture. Voir S. Held, M. Mendi, C. Devereux et R. Byrne, « Social Tactics of Pigs in a Competitive Foraging Task: The « Informed Forager » Paradigm », in *Animal Behaviour*, 59 (3), 2000, p. 569-576. À l'inverse, Temple Grandin montre que lorsque les cochons sont élevés dans des endroits confinés, se produit une détérioration dramatique des connexions neuronales qui conduit notamment à des comportements de stéréotypie. On ne peut mieux illustrer les deux cochons possibles issus d'une domestication constructive ou destructive.

arguments techniques qui la justifient officiellement (sécurité des animaux, sécurité de l'éleveur, notamment). En effet, l'écornage fait plus que cela. Il transforme la vache de manière radicale. Il uniformise les animaux au sein du troupeau, il simplifie leurs relations, il pacifie par impuissance. Il ôte à l'animal un élément superflu : sa beauté. Car l'éleveur n'est pas supposé prendre un plaisir esthétique à regarder ses vaches. Son travail, selon les directives de la zootechnie officielle « vise l'utile et non le beau », car « il s'agit de réaliser des profits. Pour la zootechnie, le meilleur animal n'est point celui qui serait reconnu le plus beau dans les concours placés au point de vue esthétique, mais bien celui qui rapporte le plus, dont l'exploitation est la plus lucrative¹³ ». L'écornage ôte surtout à

les cochons (...), il faut qu'ils puissent se mettre comme ils ont l'habitude de se mettre, comme ils sont bien habituellement. C'est comme ça qu'on évite les écrasements, c'est comme ça qu'on évite plein de choses (...) La truie, elle a un certain comportement, elle a des relations, elle peut avoir des relations, avec le verrat, autres que sexuelles enfin qui vont plus loin que la partie sexuelle. Il suffit de regarder, de prendre le temps de regarder les animaux : quand on y va beaucoup plus tôt le matin, on trouve la truie qui est couchée côte à côte avec le verrat, mais tête contre tête ou alors face à face, dans la cabane, et nez contre nez, de toute manière les deux nez sont à quatre centimètres et demi de l'un de l'autre¹² ».

Le contraste entre une domestication qui négocie les habitudes et les intérêts et une domestication qui n'en tient pas compte, qui abêtit l'animal et appauvrit les relations se retrouve, nous l'avons évoqué, dans la différence entre les élevages dont les vaches peuvent imposer des contraintes à leur éleveur... et les autres (les Holsteins, pour reprendre notre exemple). L'écornage, violence pourtant en apparence uniquement physique, fait partie du processus d'abêtissement et d'appauvrissement. Cette pratique, généralisée par l'intensification du travail, ne répond pas uniquement aux argu-

l'animal un rapport au monde auquel nombre d'éleveurs, poètes ou mystiques, sont particulièrement sensibles, ce qu'ils décrivent comme un propre de la vache : un lien subtil avec l'espace et le cosmos. La bonne santé de la vache passe par les ondes cosmiques que captent ses cornes. Sans ses cornes, enlaidie, abêtie, déboussolée¹⁴ la vache est ramenée à ras de terre. Et c'est tout le cosmogramme qui en est affecté.

Le contraste majeur entre les deux modes d'élevage, « vivre avec » ou « vivre de », domestication ou exploitation est clair : une part de plus en plus réduite des élevages constitue des niches écologiques dans lesquelles peuvent se cultiver certaines formes d'accomplissement, tant pour l'éleveur que pour ses animaux, une autre en revanche conduisant inexorablement à l'abêtissement tant des non-humains que des humains : « Voilà on est dans ce système de fous où les éleveurs travaillent de plus en plus et dans des conditions de plus en plus stressantes pour eux comme pour les animaux qu'ils élèvent et on n'est pas satisfait de la situation, c'est évident. Mais on voit de moins en moins comment s'en sortir, surtout quand on est dedans, qu'on a des investissements, qu'il est très difficile de sortir de ce système ». L'organisation du travail dans les systèmes industriels rend impossible toute forme d'accomplissement : « Vous rentrez dans une porcherie industrielle où il y a trois cents truies, vous ne pouvez pas avoir une approche d'éleveur c'est pas possible. (...) S'il y a des milliers de cochons, comment voulez-vous avoir une approche d'éleveur ? ». Les obligations accomplissent (qu'on pense à l'étymologie du terme *cumplire* qui renvoie au fait de remplir) et s'accomplissent : « Moi je suis persuadé qu'on ne reçoit que ce qu'on a donné. Si on a donné beaucoup on reçoit plus que si on donne moins. (...) Et je crois que le gars qui le fait sans souffrance ou sans passion, il ne peut pas le faire vraiment bien (...) Il faut que les gens qui le fassent soient plus qu'intéressés économiquement parce qu'on ne fait pas travailler longtemps des gens que pour de l'argent et il faut qu'ils retrouvent autre chose. Il faut qu'ils retrouvent une sorte de plaisir. Il faut quand même qu'il y ait quelque chose qui arrive à nous dépasser ou à nous transcender. Moi quand j'ai le troupeau derrière moi qui marche là, quand je le sens derrière moi, je suis le plus heureux des hommes ».

La question de l'accomplissement de l'animal domestique, de « l'animal avec humain » reste bien sûr ouverte : l'exploitation est la limite

13 Sanson, A., *Traité de zootechnie*, Librairie agricole de la Maison Rustique, 1907, p. 9.

14 Les aficionados savent très bien que le fait de limer un tant soit peu les cornes du taureau le déboussole complètement puisqu'il perd ses repères, et donc ses capacités d'orientation.

permanente de cette association, comme elle l'est de toutes celles misant à la fois sur la réciprocité et l'asymétrie des partenaires. N'oublions pas: cette association aboutit, dans la plupart des cas, à la mort prématurée de l'animal. Ce qui, selon certains et même beaucoup, hypothèque très sérieusement la crédibilité ou la fiabilité de l'engagement. Car c'est l'inéluctabilité de cette mort même, violence du pouvoir de prendre la vie, qui justifie le plus souvent cette autre forme de violence que constitue le déni de l'engagement et qui a pour conséquence, puisqu'« il ne compte pas », de le rendre impossible.

La mort des animaux d'élevage cristallise le déni de l'engagement. La manière dont les conflits sont construits sur le mode de la guerre entre les protecteurs des prédateurs et les éleveurs est une conséquence exemplaire de ce déni ou de cette ignorance.

En effet, disent les éleveurs, les protecteurs de la « nature », écologistes ou défenseurs des animaux « sauvages », revendiquent un engagement envers ceux qu'ils protègent. Mais ils le font en ignorant ou en niant le fait qu'à titre collectif nous sommes aussi et d'abord engagés envers les animaux domestiques et qu'à titre individuel les éleveurs sont engagés envers leurs animaux. Ainsi un responsable d'une association de défense de l'environnement, partisan de la réintroduction des loups en montagne, peut-il s'étonner des protestations des éleveurs contre cette réintroduction. De quoi donc se plaignent-ils, dit-il, si les loups tuent quelques-uns de leurs agneaux? Ne les élèvent-ils pas, eux, de toute façon, pour les tuer? Non, répondent les éleveurs, les bergers ne peuvent pas consentir à la « part du loup », même contre rétribution. Leur métier ne consiste pas à élever des agneaux pour les abandonner en pâture aux loups. Il les engage au contraire à protéger leurs animaux. Cette fonction de protection est fondamentale dans le travail. La domestication repose aussi sur le fait de donner une vie paisible à ceux que l'on domestique; nous devons aux brebis et à leurs agneaux pâturant dans la montagne de les soustraire à la peur des prédateurs, à l'inquiétude constante, à « l'être aux aguets ». Certes, la controverse est mal engagée puisqu'elle se déclare sur le mode de la guerre et de la disqualification. Les compromis ne pourront se négocier que lorsque seront prises en compte les choses qui importent: le fait, notamment, que les éleveurs soient reconnus comme engagés par leurs animaux. Et que c'est entre personnes engagées et qui se reconnaissent mutuellement comme telles que les conflits doivent se construire et trouver leurs solutions.

La mort toujours prématurée de l'animal ne peut ni nous autoriser à dénier la possibilité de l'engagement – ce qui, on l'a vu ne fait qu'accroître la violence; ni à renoncer à réviser les conditions de celles-ci.

L'exemple de Temple Grandin nous y encourage. Temple Grandin est une personne autiste qui a consacré sa vie à développer un talent que lui a conféré son autisme: elle sait ce que peuvent ressentir les vaches, elle sait observer leurs effrois, elle connaît ce qui les émeut et les rassure, elle peut voir le monde avec les yeux et la sensibilité d'une vache. Peut-être est-ce lié à un autre talent qu'elle a su cultiver: elle pense le monde en images. Grandin a fait de ses talents un métier: elle est un formidable constructeur de dispositifs techniques à l'intention des vaches¹⁵, qu'il s'agisse d'équipements liés aux abattoirs ou de systèmes de contentions pour les soins vétérinaires. En suivant les vaches dans les dispositifs habituels pour les mener au soin ou à la mort, elle a pu comprendre ce qui les fait souffrir et ce qui les effraie et ce qui pourrait leur rendre les choses plus faciles. « Dans telle ou telle situation, explique-t-elle, je peux très bien ressentir ce que la vache ressent, et ce que je ressentirais moi-même si j'avais un corps de vache. La plupart des éleveurs forcent leurs animaux à faire telle ou telle chose: si le dispositif est bien pensé, du point de vue de la vache, qu'il s'agisse d'une rampe d'accès ou d'un couloir, elle s'y rendra volontairement, sans souffrance et sans panique. » Bien sûr, dans la situation de l'élevage américain, où le bétail n'a de contact avec l'humain que dans les occasions de soin ou de mort, le travail de temple Grandin est essentiellement centré sur ces moments. C'est dire, en d'autres termes, qu'une bonne part de ses missions consiste à accompagner les vaches dans la mort.

La mort de l'animal l'engage et doit nous engager. Les abattoirs, explique Grandin, sont devenus des lieux où les gens sont saturés par la mort; ils deviennent anesthésiés et insensibles. Pour la chercheuse, la mise à mort doit retrouver un caractère rituel, ne fut-ce que sous la forme d'une minute de silence, qui brise la routine et rappelle l'homme à ses engagements. Ce caractère rituel nécessiterait aujourd'hui un important retour sur l'organisation du travail dans les abattoirs. À une procédure marquée par une accélération constante (un saigneur, dans un abattoir industriel, égorge plus de treize cochons à la minute), il s'agirait de substituer des processus qui ralentissent, rendent moins évidents (dans les abattoirs industriels, on ne tue pas, on « transforme ») et surtout qui rompent avec le régime de la bestialisation, tant des hommes que des animaux.

La position de Grandin face aux contradictions – aimer les vaches et participer à leur mise à mort afin de rendre celle-ci moins cruelle – nous intéresse particulièrement en ce sens qu'elle nous oblige à sortir de ce dilemme impossible qui paralyse l'action: le dilemme du tout ou rien

¹⁵ Thinking in Pictures, New-York, Vintage Books, 1995.

16 On trouvera chez Montaigne (dans les conclusions de la cruauté) de superbes propositions concernant l'équité des rapports avec les animaux qui ont servi l'homme, et qui en sont diversement récompensés, notamment par le fait de retarder leur mort (le bœuf de Plutarque) ou de leur offrir une retraite paisible (les mules qui aidèrent à construire le temple d'Hécatompedon à Athènes).

tel qu'il est construit entre ceux qui veulent une libération totale et refusent tout compromis et ceux qui, parce que celle-ci leur apparaît comme impossible, ont renoncé. Les questions essentielles et très concrètes doivent être reprises en compte : à quel âge sera-t-il juste de décider de cette mort, en tenant compte de tous les intérêts en présence ? Qui pourra participer d'une décision qui jusqu'à présent n'a pas pris beaucoup d'intérêts en considération ? Comment cette mort peut-elle se traduire néanmoins dans les termes de l'équité¹⁶ ?

La question de la justification de la mort n'est bien sûr pas clôturée. Avant d'y répondre sur le mode d'une condamnation, il nous faudra cependant nous poser cette autre question : sommes-nous prêts à vouloir vivre avec des animaux que nous ne pourrions pas tuer pour les manger, ou parce qu'ils sont devenus inutiles, à les garder simplement pour l'intérêt de vivre avec eux ? La « libération de l'animal » ne risque-t-elle pas de se conclure ironiquement par une libération certes, mais dans le sens prévisible que l'homme sera libéré de l'animal domestique, c'est-à-dire par la disparition complète de ce dernier ? Sommes-nous prêts à vouloir pour les vaches, les cochons ou les moutons ce que nous commençons à vouloir pour les baleines, les corbeaux, les loups, les ours, c'est-à-dire qu'ils continuent à partager la terre avec nous, en sachant que les habitudes de ces vaches, moutons, cochons sont des habitudes forgées par une longue histoire « avec l'humain », et qu'ils ne pourraient survivre que dans des conditions très exigeantes ? La question est sans doute prématurée.

Ce qui compte, et nous semble très urgent, c'est de garder un espace et des conditions pour la poser de manière récursive et des conditions qui rendent la réitération de cette question possible. C'est pour cette raison qu'il est impératif que nous puissions donner aux éleveurs et à leurs éventuels alliés, les moyens de nous garder en alerte : les animaux d'élevage sont en voie de disparition. Et seule une transformation radicale de nos systèmes d'élevage nous évitera cette catastrophe.

Avec qui pourrait-on alors concrètement penser ce changement ? Soient des éleveurs, des animaux, des structures syndicales, des structures professionnelles, des entreprises agro-alimentaires, des banques, des chercheurs, des instituts de recherche, un « Ministère de l'agriculture, de l'alimentation, de la pêche et des affaires rurales », un « Ministère

de l'écologie et du développement durable », un « Ministère de la santé », un enseignement agricole, des protecteurs ou des défenseurs des animaux, des citoyens ordinaires : avec qui pourrions-nous nous allier et quels seront les adversaires dont nous pouvons d'emblée penser qu'ils seront irréductibles ? Celui qui restera l'ennemi, dans l'état actuel des choses, celui pour lequel les enjeux sont non-négociables apparaît clairement : ce seront tous ceux qui tirent profit des filières de productions animales et dont la quantité de profit est totalement tributaire du maintien, voire de l'extension du système industriel. Sur qui pourrions-nous compter ? Il nous faut faire confiance à la mobilisation collective : la mobilisation par les éleveurs ne s'est pas avérée suffisante, celle des chercheurs pas toujours fiable. Mais l'histoire nous montre que des changements ont déjà pu être mis en place puisque la question du bien-être, au cours de ces dernières années, est devenue une question importante : les protectionnistes constituent, à cet égard, des alliés essentiels, à condition que leur démarche ne vise pas l'éradication pure et simple de l'élevage. Ils ont déjà accompli une étape importante du travail : ils ont rendu les consommateurs sensibles ; certains parmi ces derniers ont modifié leurs critères de choix ; s'ils devenaient plus nombreux, ils pourraient peser différemment sur les forces en présence.

Ceci devrait progressivement conduire, de manière plus large, à une forte revalorisation des produits primaires de l'élevage. Cette revalorisation se subordonne à une transformation de nos pratiques alimentaires : il s'agira de consommer moins, mais de consommer mieux, des animaux bons à manger et « bons à penser ». Un animal sera d'autant meilleur qu'il aura reçu et donné une « bonne vie ». Ces animaux retrouveront leur capacité de nous mobiliser s'ils peuvent réapparaître dans le tissu rural et social et dans les paysages (y compris des poules et des cochons, voire des lapins si ceux-ci trouvaient parmi les scientifiques des alliés aussi imaginatifs que courageux). Nous devons compter aussi sur le rôle des zootechniciens et des chercheurs en sciences humaines qui pourraient participer à une revalorisation du métier d'éleveur, à une évaluation des êtres intéressants que ce métier peut être capable de faire advenir et grandir et à la mobilisation autour de propositions de « bien vivre ensemble ».

L'élevage est une activité profondément rattachée à la vie, à l'amour de la vie et à l'appétit pour les relations. Les enjeux liés à son devenir sont ceux de notre rapport collectif à la vie et à autrui. La violence des systèmes de productions animales réside dans le déni de l'autre, animal, éleveur ou citoyen, le déni du lien et plus profondément encore dans le déni de la vie, lequel conduit lentement mais sûrement à l'industrialisation du

vivant. Il ne s'agit donc pas dans ces histoires d'élevage d'une violence anecdotique mais d'une violence qui touche autant les humains que les non-humains : l'animal a perdu toute qualité qui pourrait faire de lui un partenaire de relation; l'humain ne peut plus s'engager, s'accomplir du fait de l'impossibilité de cette relation.

Nous avons le choix entre un monde peuplé d'animaux morts-vivants et d'humains désaffectés et un monde d'êtres capables de s'attacher et de s'intéresser.

En rompant avec les animaux d'élevage, c'est avec nous-mêmes, dans ce que nous avons peut-être de meilleur, que nous allons rompre.

Bruno Rebelle

L'interposition non-violente de Greenpeace

La violence comme passage à l'acte semble souvent relever de la démesure. Greenpeace insiste au contraire sur le calcul de « l'action suffisante » pour interpeller en s'interposant de façon méthodique. C'est un trait permanent de la non-violence que de porter une attention extrême à la qualification des moyens que l'on met en œuvre pour atteindre ses buts.

Cosmopolitiques : Quelle fut la démarche initiale de Greenpeace, comment votre organisation a-t-elle défini la spécificité de son intervention dans le champ politique ?

Bruno Rebelle : Greenpeace est née d'une démarche initiale de confrontation non violente. Dans Greenpeace, il y a « peace » ! Le début de l'histoire de notre organisation est marqué par l'opposition aux armes de destruction massive. Cet investissement avait un peu diminué depuis le traité d'interdiction des essais nucléaires, mais notre action dans ce domaine se renforce aujourd'hui en opposition au projet américain de bouclier anti-missiles. En 1971, les considérations pacifiques et écologiques se sont combinées, quand les États-Unis décidèrent de faire exploser une bombe atomique dans la baie d'Amtchika en Alaska. Ce test constituait un double danger : prolifération de l'arme nucléaire et pollution majeure du fait de la dissémination de particules radioactives. L'idée des fondateurs